

Limelight, février 1996

# Dear Ademir

## *Lettre à Ademir Kenovic*

Par Daniel Coche

C'était en 1987 : l'avant-guerre, le tournage du film pour commémorer le 600e anniversaire de l'insurrection serbe contre les Ottomans (1389) avait sans doute déjà commencé. Cela devait ressembler à une grande fresque épique presque innocente. Une de ces sagas historiques destinée à l'édification des populations.

C'était en avril 1987 : Milosevic prenait la défense d'une poignée de provocateurs nationalistes serbes au Kosovo. Le début d'une marche vers le pouvoir total. Cette année-là nous étions au bord de l'Adriatique à regarder l'ensemble des films yougoslaves. Pula, à la pointe de l'Istrie, était encore ce lieu fédérateur rassemblant cinéastes, techniciens et comédiens de toute la Yougoslavie. Et j'étais naïvement préoccupé de faire connaître les images yougoslaves. Deux ans avant, grâce au *Voyage d'affaires* de Kusturica, Palme d'or à Cannes, elles avaient acquis un tout petit droit de cité.

En 1989, à Pula, nous discutons des manifestations au Kosovo et les cinéastes des six républiques évoquaient le danger nationaliste sur un ton encore bien serein ; c'était le temps des discours de comptoir sur les dangers du fascisme. Si quelqu'un avait émis l'hypothèse d'une guerre civile totale comme on l'a connue, nous lui aurions ri au nez.

Un an plus tard, Karanovic avait terminé un film sur les événements du Kosovo, mais ici dans l'Europe dite de l'Ouest, cela n'intéressait personne. L'Europe centrale, l'Europe de l'Est ne se vendait pas bien, d'ailleurs comme disait Ubu, ces pays existent-ils ?

Un an plus tard, c'était Vukovar; et à peu près depuis cette date, nos télévisions n'ont cessé, jour après jour, de déverser des images de la guerre yougoslave ; et qu'ont-elles montré pour illustrer, oui *illustrer* la guerre ? Il fut décidé de montrer malheurs et tristesses comme dans les livres d'images : cadavres sur le trottoir, camions incendiés, femmes en pleurs, maisons éventrées, dépôts d'armes, soldats avec ou sans uniformes, colonnes de réfugiés, déclarations d'hommes politiques au sortir d'une conférence, plus tard des véhicules blancs sur des routes enneigées. Comme ces images ne consumaient pas le début d'une explication, il n'était pas étonnant que reflourissent les réflexions tragiquement simplistes sur l'enfer des Balkans : «*z'ont toujours été en guerre ces gens là, monsieur!*»

Toi, tu as décidé de rester à Sarajevo, et de filmer la guerre, rue par rue, telle que tu la vivais; chaque jour, la BBC ou Arte montrait les *deux minutes pour Sarajevo*: chaque jour, tu disais, vous disiez; «*nous sommes vivants, et vous ça va* » Ailleurs, des commentateurs péroraient : «*les Yougoslaves auraient dû avoir l'esprit européen*», quatre ans de guerre passé, aujourd'hui c'est l'accalmie.

Concernant les images, de ce côté-ci de la frontière, il n'y a qu'une question à se poser : à quoi ça sert de voir ces Yougoslaves morts, ou en train de mourir ? A nous faire croire que nous étions

informés. En fait, les caméras n'étaient quasiment jamais au bon endroit pour filmer; elles ne filmaient pas dans les bureaux présidentiels où se prenaient les décisions, elles ne filmaient pas les trafiquants d'armes, les combines pour violer l'embargo, les tergiversations dans les couloirs de l'ONU. Les caméras filmaient les lampistes, c'est plus facile. Attendre l'œuvre, *Death of Yugoslavia, suicide d'une nation européenne*, oui, l'oeuvre de Brian Lapping, pour réapprendre que cette guerre-là, comme les autres, n'est ni une malheureuse fatalité entre frères ennemis, ni un tragique concours de circonstances.

Les amis qui ont vu ce monument, oeuvre de salut public, ont regardé les quatre heures d'une traite. Et pour cause, j'avais, nous avons l'impression de connaître quelque chose de la situation yougoslave ; en fait, nous avons accepté les images encore une fois édifiantes, celles par exemple d'un «général courage », français bien sûr ; en fait il se révèle que Morillon fut plutôt un prisonnier sachant retourner une situation. Quatre heures durant, les engrenages sont démontés clairement et patiemment. Je ne résiste pas à la formule éculée à présent concernant ce film : *A voir de toute urgence*.

Malgré une production débridée, il n'y a finalement pas beaucoup de films majeurs concernant la guerre ; à bien y réfléchir, quand on a mis de côté les images militantes et réductrices de Joris Ivens et ses émules, et le torrent des images quotidiennes ramassées sur les fronts, aux quatre coins du monde, il ne reste que 3 films marquants : *Nuit et brouillard* de Resnais, qui dans les années 50, établit de manière exemplaire l'atrocité, la perversité du système nazi. 20 ans plus tard, *Shoah* de Lanzmann permettait de mettre fin à l'imagerie guerrière partageant l'Europe entre méchants et gentils : le système nazi n'était plus au cinéma l'oeuvre de quelques monstres fous et malades, mais le résultat aussi de la lâcheté et de l'indifférence partagées par toute une population. *Yougoslavie, suicide d'une nation européenne* constitue le troisième acte majeur des tentatives pour filmer la guerre. Les processus de décision y sont dévoilés, reconstitués : pour filmer la guerre, il ne faut plus seulement aller sur le front ou dans les camps, mais là où elle naît véritablement : dans les chancelleries, les présidences, les parlements. Le film est rediffusé sur la cinquième chaîne, en quatre épisodes, ce mois. Je ne sais pas si la télévision de Bosnie-Herzégovine l'a programmé, je le souhaite vivement.

Bien à toi, Daniel.

Ademir Kenovic est cinéaste, né et vivant à Sarajevo. Il anime le collectif SaGA (Sarajevo Group of Authots). Il est l'auteur de films de fiction présentés au Festival de Strasbourg à la fin des années 80.